

François Curlet

Élisabeth Milon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/954>

DOI : 10.4000/critiquedart.954

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2008

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Élisabeth Milon, « François Curlet », *Critique d'art* [En ligne], 32 | Automne 2008, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/954> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.954>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

François Curlet

Élisabeth Milon

RÉFÉRENCE

François Curlet, Paris : Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts : Frac Ile-de-France, Le Plateau ; Villeurbanne : Institut d'art contemporain, 2008

- 1 François Curlet affectionne tout particulièrement certaines terminologies allemandes pour parler d'art. Ainsi choisit-il de rassembler sous le terme *Kunst* son travail et c'est sous le titre *Spezialität* qu'il place ce catalogue, confluent de six expositions françaises en 2007. Une large iconographie décrit les installations et montre de manière autonome les pièces, toujours très rigoureusement construites et réalisées, ensemble d'objets précis à dimension critique. « Acrobate de la reconversion », c'est ainsi que F. Curlet voit l'artiste aujourd'hui et qu'il se définit. Soit celui qui joue avec les contraintes de la réalité sociale et artistique, loin de la figure romantique du clown ou du jongleur. Jeff Rian donne une lecture iconographique des pièces, prenant comme socle de son discours Duchamp et Pierce, et tente de démontrer la puissance d'imaginaire qu'elles contiennent. L'essai est assez laborieux. Ce qui ressort du texte de Lili Reynaud Dewar est encore une difficulté à cerner les enjeux de ce travail qui semble glisser entre les mailles théoriques des critiques : « Il produit des formes et des usages, mais avec opacité, parcimonie, et circonspection quant à cette activité de production. Il pense mais cette pensée ne se rationalise pas au sein d'un appareillage intellectuel agréé. Il élabore donc son propre idiome c'est-à-dire un style, mais ce style n'est pas exactement, selon nos systèmes de détection élémentaires, reconnaissable en tant que tel. » Pour qualifier ces pièces aux contours conceptuels difficilement nommables, L. Reynaud Dewar propose de les comprendre comme des « symptômes » d'une forme de « jetlag culturel ». Ils affichent dès lors leur capacité à se saisir comme une concrétion de référents disparates emprunts à la société de consommation et de spectacle, toujours en décalage ironique. Ils apparaissent comme des formes de restes d'une société magnifiant l'objet et nous enfermant dans le quadrillage acéré de son système de séduction. C'est en ce sens que Vincent Pécoil rapproche les productions de F. Curlet

de « vestiges possibles de l'ère industrielle » : « Rassemblées, ses œuvres semblent être les éléments d'une collection d'un Museum d'histoire naturelle d'un nouveau genre [...]. » Musée donc de reliques toutes fraîches et lisses, « d'incunables de la technologie et de l'industrie des loisirs » comme cet « ordinateur antique miniature, [cette] planche de surf rustique ou bien encore [cette] gourde à Coca-Cola. » L'impertinence possible de ces objets apparaît enfin. Elle convie V. Pécoil à s'intéresser à une histoire moderne et récente des objets, citant Harold Rosenberg qui reconnaissait en eux une forme de cristallisation de l'angoisse. « Il existe un art de l'illusion comme il existe un cinéma des effets spéciaux. Mais celui de F. Curlet serait plutôt, dans son genre, un art objectif, non illusionniste. Le pathétique y est l'expression d'une forme de lucidité. [...] Dans ce contexte, le sérieux héroïque est devenu en art une posture creuse. F. Curlet préfère d'ailleurs parler de *Kunst* plutôt que *d'art*; dans la langue française, le mot est suffisamment incongru pour, tout en disant précisément la même chose que *art*, opérer un léger décalage. Comme si l'emploi du mot était embarrassant et nécessitait d'être contourné. L'humour est une autre manière de surmonter cet embarras. Mais cette attitude est exempte de cynisme. C'est celle d'un *cœur sans consentement*, qui n'est détaché qu'en apparence seulement, et pour lequel le burlesque est en fait le choix de la décence. ». (V. Pécoil)